Yan PLANTIER

Yan PLANTIER est agrégé de philosophie ; il a enseigné plusieurs années en établissement pénitentiaire pour mineurs. Membre du comité de rédaction de *Lumière & Vie* depuis 2002.

Les vêtements de marque ou l'étoffe d'un homme

Que dire de ma surprise quand, après une enquête sur le terrain même de mon travail d'enseignant, intervenant pour une part de mon temps en « établissement pénitentiaire pour mineurs » et pour une autre part dans un lycée bourgeois lyonnais, je découvris que le budget accordé aux vêtements était trois fois plus élevé chez les jeunes délinquants que chez les lycéens aisés pourtant si soucieux de la mode ? Il m'a fallu plusieurs confirmations pour que je reconnaisse comme un fait établi les sommes, invraisemblables pour des jeunes gens issus en grande majorité de milieux pauvres, dépensées en survêtements, teeshirts, baskets, casquettes, caleçons, chaussettes, chaque mois. Autour de 4 000 € par an, pour environ 1 200 € du côté des lycéens. Mon étonnement fut encore redoublé d'apprendre le souci de ces « hors-la-loi » de payer « cash » ces mêmes vêtements, jouant d'une attitude fortunée dans le magasin renommé.

La manière de se vêtir de ces jeunes « lascars » est terriblement codifiée : les baskets et le survêtement dominent, comme des signes d'appartenance, arguant de la liberté de mouvement qu'ils permettent en cas de course poursuite. L'ensemble doit être impeccable, propre et sans aucune trace d'usure (l'idéal étant d'acheter un exemplaire neuf tous les mois). Chacun des habits doit être « marqué » par un logo de référence, chaque élément de la tenue appelant alors au respect.

Il s'agit de ne jamais « faire pauvre », de ne jamais montrer sur soi que le ravitaillement familial, en matière de nourriture, s'effectue dans les « discounts », de ne jamais donner à penser que l'on est défavorisé. La banlieue devient un territoire, un mode de vie, une seigneurie avec ses « bouffons » et ses « barons ». Il s'agit d'avoir la classe ! De faire péter la marque ! De montrer qui l'on est ! Mais dans le même temps de rappeler son écart par rapport au monde hors la cité, son appartenance au clan. Bref, le survêtement Lacoste ! Blanc, princier, stéréotypé, uniformisé, unisexe, mais dont le moindre changement de détail ravit les experts, permet de dater la pièce et suggère un élan de vitalité dont seuls les élus savent profiter.

Une ligne de vêtements pour une ligne de vie : « t'en es » mais « t'en n'es pas » ; « t'en es » parce que « t'en n'es pas » ; « t'en es » là où « t'en n'es pas ». Transgresser les lois

d'une société pour mieux assumer les codes de réussite qu'elle met en œuvre. Importer ces codes en les adaptant au milieu qui demeure le seul viable pour celui qui se sait hors-jeu. L'habit riche du pauvre. Le survêtement de marque. L'uniforme de l'émeutier revêtu comme une pièce de haute couture. Ah ! le génie d'un monde où les pauvres jouent aux riches sans trop gêner ceux qui le sont, sans discours révolutionnaire, sans dénonciation ni contestation, sans prétendre au mélange ! Il suffit d'imiter sans renier son appartenance. Il suffit d'être une gloire locale. Un « pélot d' la Cité qu'a des couilles et du baille » ! Y compris pour les filles, quand elles ne choisissent pas la voie de la discrétion voilée. « Vaut mieux qu'elles s'habillent en mecs plutôt qu'elles jouent les putes ! ».

Devant tout cela, émotion, dépit, révolte. Quelle quête de reconnaissance se dit là ! Quelle absence d'initiation des pères pour que l'exhibition de la marque auprès des pairs vaille comme un rite de passage, sans que l'appartenance n'emporte aucune transformation existentielle ! Quelle persistance à souhaiter encore être quelqu'un quand on est tenu pour rien, par la Société comme parfois par ses proches. Le conatus de Spinoza jusqu'à la signature arborée sur la casquette. Il y a pourtant bien du ridicule à croire être un Monsieur, quand le survêtement connote à ce point la détente sportive (mais ici sans la transpiration), la non-insertion professionnelle, la « rouille » et la flemme ; quand l'attitude surdéterminée par une démarche lente et cadencée et par un œil belliqueux suggère la dénomination de « racaille » et quand le moule semble si grossier… Mais c'est une requête de respect, une tentative de sauver la partie. C'est un effort pour se tailler une étoffe personnelle quand les lacunes familiales et l'échec des institutions vous laissent à l'anonymat des caves et des allées.

« Dans une société du spectacle régie par l'image ou le logo, il faut faire de soi une image ou un logo. Le look devient une forme première de socialisation pour les jeunes générations où une erreur de marque vestimentaire, par exemple, provoque le mépris. Exister pour un adolescent d'aujourd'hui c'est être reconnu, être remarqué, c'est-à-dire marqué et démarqué ». Ces réflexions de l'anthropologue David Le Breton (*La scène adolescente,* 2005) sonnent redoutablement juste. Mais elles doivent être portées à leur plus haute tension dramatique et métaphysique pour rendre compte du vécu de ces mineurs délinquants et criminels.

A-t-on idée de l'effondrement psychique qui les menace ? De la violence qui s'est abattue sur eux avant de sourdre de l'intérieur, au cœur de leur débordement pulsionnel ? Du rien qui les hante, dans l'ennui, dans l'écho non rendu de la plainte et dans l'attente d'être aimé, si mal honorée ? Le corps échappe sans être contenu, sans qu'aucune caresse ne l'ait délimité, sans qu'aucun respect ne l'ait ancré. Un nœud confus de souffrances et de tendances non élaborées qui erre sans enveloppe véritable. De la mauvaise herbe qui pousse sans tuteur. Plus que d'exister, il s'agit de ne pas disparaitre. Le survêtement joue comme une poche, comme la sacoche d'un moi éparpillé. Ce n'est pas seulement une identité qui se cherche, mais un être mis en morceaux qui tente, « coûte que coûte », de se rassembler et de se dépenser. Il faut donc mettre le prix pour que chaque partie du corps soit signée,

réévaluée, réappropriée par la vertu d'une marque qui s'enfile et génère le sujet comme un axe : celui qui porte est engendré par la qualité de ce qu'il porte. La substance est appelée par l'impériosité de l'accident et de « sa mode ». Les grandes enseignes deviennent les matrices de ceux qui peinent à être. Elles en sont les tutrices par assimilation. Voici le temps des enfants de Nike et de Reebok qui ne tiennent à la vie que par une étiquette.

« Une marque est désormais une vision du monde, un style de vie, une raison d'être, une voie de salut », écrit encore Le Breton. C'est bien le pathétique du rapport des jeunes délinquants à la consommation vestimentaire : c'est un *salut* qu'il cherche et quel qu'artificiel il soit, il donne encore à espérer devenir quelqu'un, il constitue encore un réservoir de repères pour un désir roué à vif. La critique bien pensante de la bêtise qui se confie à la tyrannie des marques ne suffit pas. Comme si la liberté n'avait qu'à se dés-assujettir de la féodalité des nouvelles économies pour se retrouver dans son intégrité. Mais la tâche est plus ardue et doit composer avec l'étrange et monstrueux balisage du moment qui demeure encore, malgré tout, un refuge symbolique. Avec ces mineurs incarcérés, l'enjeu n'est pas tant de critiquer la logique des *marques*, que d'initier l'apprentissage des *signes* ; il ne faut pas tant se moquer du *survêtement* qu'ouvrir au sentiment d'une *intériorité* ; pas tant dénoncer le *symptôme* abominable d'une société qui confond l'avoir et l'être que récupérer l'*énergie* persistante de celui qui s'affirme par ce qu'il « met ». Il ne va là d'aucune caution, mais de la patience et de l'amour pour qui aspire à la mue plutôt que d'exiger la mise à nue violente.

Il n'est finalement pas si étonnant que l'écart de dépense soit tel entre ces deux « groupes de jeunes » (détenus et lycéens). Les moyens d'exister ne sont pas les mêmes et le refuge existentiel des uns n'est que le terrain de jeux des autres. Cependant, l'argent volé n'est pas de l'argent de poche. Comment éduquer le sujet à la frustration quand il a cru goûter le temps d'un achat cash, le temps d'un habit neuf, le temps d'un regard envieux enfin porté sur lui, l'élégance des vrais hommes ? Comment le détourner, quand il traîne ses chaussures trouées de prisonnier, de rêver marcher, de nouveau, l'éclat de la marque au pied ? Hermès ailé de la cité, il lui faut accepter un jour la condition des travailleurs. Mais pour quelle motivation valable ? Ne plus échouer au trou. Certes. Ne plus peiner ses parents par le mal commis. C'est encore mieux. Connaître la paix et l'estime de soi par l'expérience d'un labeur libérateur. Nous touchons au but. Mais encore faut-il que la prison coûte et interroge, que la famille soutienne, que l'embauche soit possible. Toujours est-il que le souci que des acteurs investis accordent à ces mineurs, la reconnaissance qu'ils leur délivrent, la réflexion à laquelle ils les ouvrent, la formation qu'ils leur donnent, sont le seul « tissu » capable de tenir l'épreuve du temps sans se déchirer. L'espérance est notre étoffe véritable.

« Passant par ces bois, et les regardant, de sa seule figure il les a laissés vêtus de beauté » (Jean de La Croix). Révélation splendide du délinquant prenant visage humain au cours de la rencontre.

Yan PLANTIER